

ÉLÉMENTS POUR UNE HISTOIRE DES ARTS MARTIAUX CHINOIS EN FRANCE



Le maître Hoang Nam (1932-1992), pionnier du kung-fu français

Dans ce texte, je me propose de retracer les grande lignes du développement des arts martiaux chinois en France. Ce survol de la question se fera en s'appuyant notamment sur les évènements, articles et publications permettant d'en dater les étapes. En amont, cette histoire se perd dans l'ombre des grandes disciplines, judo et karaté, qui occupaient le devant de la scène avant que ne surgisse le météore Bruce Lee. En aval, la diffusion des écoles sino-vietnamiennes fut marquée par une nouvelle rupture, en l'occurrence celle de la découverte au début des années 1980 du wushu chinois et donc de la forêt cachée derrière l'arbre du premier kung-fu français.

Les sources vietnamiennes

Une des conséquence de l'empire colonial français fut l'implantation dans l'Hexagone d'une importante communauté indochinoise et parmi celle-ci de quelques adeptes de ces boxes exotiques désignées en vietnamien sous le terme générique de Võ. Citons par exemple les maîtres Nguyen Duc Moc (1913-2009), qui fut ouvrier aux usines Renault, à Boulogne-Billancourt, et Nguyen Dan Phu (1911-1999), installé quant à lui à Montluçon après la Seconde Guerre mondiale. Au cours des années 1950 et alors que le karaté se faisait connaître, ces deux patriarches de la communauté martiale vietnamienne commencèrent à enseigner leurs techniques de combat qui présentaient des racines chinoises¹. Toutefois, le grand public resta dans l'ignorance de l'existence de ces pratiques qui ne firent parler d'elles que brièvement à la suite de la mort accidentelle d'un autre instructeur, un certain Tran Tu Huong qui prétendait résister au deuxième étranglement du judo effectué par l'un de ses propres élèves... Cet évènement qui discréditait la « boxe indochinoise » motiva d'ailleurs Nguyen Duc Moc à rendre son enseignement public. Mais à tout seigneur tout honneur, le pionnier du kung-fu en France fut le maître Hoang Nam (1932-1992), que j'eus le privilège de côtoyer en 1985 lors de la première compétition internationale de wushu organisée dans la ville de Xi'an en Chine. Il se trouve que j'avais fréquenté plusieurs de ses élèves au cours des années 1970 et que son style, désigné sous le nom de Wutao (traduction du terme nippon *budo*), m'était familier.

¹ Vers la fin des années 1970, j'ai fréquenté le style Thanh Long du maître Nguyen Dan Phu que ce dernier rattachait au Thieu Lam, autrement dit à la boxe du monastère Shaolin. Bien plus tard, j'ai rencontré le maître Nguyen Duc Moc pour le magazine *Arts et Combats*. Lors de l'entretien qu'il m'accorda, ce dernier ne fit pas mystère de certaines sources chinoises de son art.

Cette école, à laquelle sont restés fidèles ses proches élèves tels Guy Moëson et Vincent Pham Ngoc, fut incontestablement la base sur laquelle se développa tout d'abord le kung-fu français. Bien entendu, il s'agit d'une méthode personnelle de synthèse sino-vietnamienne dont il faut souligner néanmoins la grande cohérence au regard du « bricolage » proposé par la plupart des instructeurs qui apparurent dans son sillage. L'actuel chef de file du Wutao est l'excellent artiste martial Hoang Nghi, digne successeur de son père qui s'est distingué de très nombreuses fois aux niveaux national et international non seulement en kung-fu et wushu sportif mais aussi en taekwondo. Le maître Hoang Nam occupait ainsi une place centrale dans l'enseignement du kung-fu au moment où se produisit le phénomène Bruce Lee qui permit aux arts martiaux non japonais d'acquiescer enfin leurs lettres de noblesse. Jusqu'alors la « boxe chinoise » était restée ignorée du public pratiquant, le seul aperçu ayant été apporté en mars 1973 par la plume de Roland Habersetzer _ le plus grand contributeur à la connaissance des arts martiaux en France _ à l'occasion d'un numéro spécial du confidentiel *Budo Magazine* qui mettait justement le maître Hoang à l'honneur.

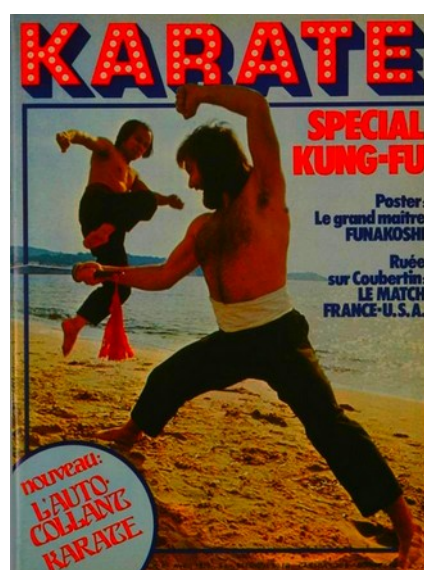


Bruce Lee mania

En 1973, se produisirent deux événements qui marquèrent un tournant dans l'histoire du kung-fu français. Le premier, que la chronique n'a guère retenu, fut la création de l'Association Nationale de Kung-Fu Kempo autour des maîtres Hoang Nam et Nguyen Dan Phu qui réunit certains des principaux experts d'origine indochinoise présents en France. Sous l'influence de Phan Hoang, cette structure éclata rapidement pour donner d'une part naissance à la première fédération de Viet Vo Dao, art martial vietnamien revendiquant des racines millénaires indépendamment de toutes origines chinoises, et d'autre part à la Fédération Nationale de Boxe Chinoise sous l'impulsion du maître Hoang Nam qui ne suivit pas ce mouvement. L'autre événement eut un retentissement incomparablement plus grand. Il s'agit bien sûr de la diffusion des films de Bruce Lee, sacré « roi du kung-fu » au cours des années 1973-1974. Ce fut un coup de tonnerre dans le monde des arts martiaux dominé par les écoles japonaises, ce qui n'empêcha pas le karaté d'en profiter largement ainsi que le taekwondo qui émergeait à peine avec des experts de qualité formés en Corée (Lee Kwan Young) ou au Vietnam (Lê Van Buu). Pour ce qui est du kung-fu, dont le nom devint familier des Français grâce à la série éponyme², l'on vit apparaître des instructeurs qui tiraient l'essentiel de leurs connaissances des cours du maître Hoang. Citons ainsi les frères Pham (Willy Pham Loï et Ivan), Jacques Chenal et Dan Schwartz. Les premiers rayonnèrent sur Paris en compagnie de Chantal Dupille avant de disparaître complètement de la circulation quelques années plus tard non sans avoir révélé des pratiquants talentueux tels que Jean-Jacques Desplanques ou Daniel Herrouin. On se perd en conjectures sur l'origine des frères Pham dont le père pourrait être le judoka Pham Loï. Les actions de celui-ci pendant la Seconde Guerre mondiale puis l'indépendance vietnamienne pourraient expliquer que son nom soit tombé dans les oubliettes de l'histoire³... Jacques Chenal quant à lui intégra la Fédération Française de Karaté et Arts Martiaux Affinitaires (FFKAMA)

² La série Kung Fu diffusée sur la deuxième chaîne de l'ORTF à partir d'avril 1974.

fondée en 1975 où il œuvra au développement de la nouvelle discipline pendant que Dan Schwarz animait sa propre structure formant des élèves appelés à laisser leurs traces dans l'épopée du kung-fu français tels que Roger Itier et Tony Dehas. Hong Kong qui était alors la Mecque du cinéma kung-fu grouillait d'adeptes de la boxe chinoise. Les plus entreprenants et ouverts à l'Occident (Leung Ting, etc.) surent profiter de l'intérêt suscité par leurs techniques de combat, opportunité pour des visiteurs étrangers de s'initier aux pratiques locales et de recueillir des informations dont profitèrent les lecteurs des revues spécialisées qui allaient se multiplier avec en titre phare le magazine *Karaté* dont le premier numéro parut en octobre 1974⁴. Comme l'on pouvait s'y attendre, Bruce Lee trônait en couverture. Toutefois, il fallut attendre le numéro 8 (avril 1975) pour que paraisse un premier « Spécial Kung-Fu » grâce aux informations ramenées des États-Unis et Hong Kong par Georges Charles. De nombreuses autres publications, dont certaines étaient consacrées exclusivement à l'art chinois, virent le jour pendant cette période où l'on assista à l'explosion des ventes de kimonos et nunchakus. Citons les titres *Secrets du Kung-Fu* et *Réel Kung Fu*, traductions approximatives en français de magazines britanniques. Il y avait à prendre et à laisser (surtout) dans tout cela, l'ambiance étant propice aux mythologisations, à commencer par celle de la figure de la supertsar.



En couverture de ce numéro d'anthologie, le bondissant Pham Xuan Tong six ans avant qu'il ne fonde son art martial sino-vietnamien, le Qwan Ki Do.

Des maîtres chinois discrets

Le maître Henry Plée, promoteur du karaté en Europe, aurait parlé de « maîtres de l'ombre » entourant ceux-ci d'une aura de mysticisme. Disons qu'il y eut pendant cette période quelques experts chinois discrets que les aléas de l'histoire chinoise ou des activités professionnelles amenèrent à s'installer dans l'Hexagone avant l'engouement déclenché par les films de Bruce Lee. À titre d'exemple, on citera le maître Albert Wong que François Armanet évoque dans son roman *Kung-fu* (Grasset, 2007) et dont mon ami Philippe Raffort (1956-2011) m'avait abondamment parlé évoquant ses pratiques énergétiques surprenantes (des sortes de pompes roulées exécutées jusqu'à un millier de répétitions!) ou encore les « danses de combat », expression par lesquelles ce personnage atypique désignait ses enchaînements de boxe Shaolin. Une autre figure fut celle du maître Chin Kam (Cheng Jian 程健) qui vivait à proximité du jardin des Plantes et fréquentait quotidiennement le parc du Luxembourg. Ce dernier avait appartenu au camp nationaliste défait par les forces communistes en 1949, était passé par Hong Kong puis Taïwan avant de s'établir en France en 1970. Il fut probablement le premier en Europe à révéler les arts martiaux de l'ethnie musulmane *hui* 回 (*tantui*, boxe Cha etc.) tels qu'il les avait appris dans sa jeunesse passée dans les

3 Selon un article en vietnamien trouvé sur le Net, le maître Pham Loï (1922-1983) se forma au judo avec les maîtres Karashi au Vietnam et Hirano en France. Engagé sous l'uniforme allemand lors de la Seconde Guerre mondiale, il combattit sur le front du Nord-Est (Lituanie, Estonie). Condamné aux travaux forcés par la France, il bénéficia d'une amnistie et s'installa à Lorient où il épousa une française qui lui donna deux enfants. Après une carrière de judoka en France, il s'installa à Saïgon où il contribua au développement de sa discipline et participa en 1960 au coup d'État raté du Vietcong contre le président Ngo Dinh Diem.

4 Plus de 440 numéros à ce jour.

campagnes de la province du Henan en Chine du Nord⁵. Il ne s'agissait pas d'un kung-fu déjà institutionnalisé par le Guomindang et par conséquent associé aux conceptions occidentales de l'exercice physique, mais d'une façon plus rustique, exercices martiaux auxquels la jeunesse paysanne s'adonnait après les travaux des champs. Du traditionnel authentique donc, sans fioritures ni uniformes ou rituels imités des dojos japonais. Je précise cela car il faut bien dire que du fait de l'influence massive d'un genre cinématographique souvent inepte, il arriva bien souvent que le kung-fu de certains prétendus experts sombre alors dans le folklorique... Une des conséquences des délires virtuels made in Hong Kong fut d'ailleurs d'alimenter une pseudo-tradition qui ne pouvait que laisser perplexe un vétéran tel que Chin Kam qui avait connu certains des plus grands maîtres de son temps tel Gu Ruzhang 顾汝章, fondateur de l'école Shaolin du Nord (*bei shaolin* 北少林). Parmi les autres experts arrivés vers la même époque citons Wong Tunken qui n'endossa toutefois le rôle de professeur qu'une dizaine d'années plus tard⁶. Enfin, il faut encore signaler l'énigmatique Wong Taimin, mentor de Georges Charles qui semble pour le coup appartenir à la catégorie des maîtres de l'ombre, ses trente années passées en France (de 1949 à 1979) n'ayant laissé guère de traces⁷. Quoi qu'il en soit son héritier ainsi que Roland Habersetzer contribuèrent grandement à diffuser une image plus exacte de ce qu'il convenait en effet d'appeler *wushu* (littéralement « techniques martiales »), selon le terme employé au sein du monde chinois.



Le maître Chin Kam s'exerçait et enseignait en tenue de ville. Je lui ai prêté l'une de mes vestes pour la photo (illustration tirée du livre *De Shaolin à Wudang, les arts martiaux chinois*, Guy Trédaniel, 1999).

Les premiers livres

Du côté de l'édition, le premier titre à paraître en France fut, en 1974, le calamiteux *Guide Marabout du Kung Fu et du Tai Ki* de Bruce Tegner, traduit de l'américain (première édition en 1968), qui prétendait livrer « tous les secrets du karaté chinois »⁸. L'année suivante vit la parution

5 Il était lui-même un Han, la population largement majoritaire en Chine.

6 Celui-ci avait suivi à Shanghai les enseignements des fameux Jiang Rongqiao 姜容樵 (1891-1974) et Chu Guiting 褚桂亭 (1892-1977).

7 Il n'existe pas à ma connaissance de photo authentifiée du maître Wong Tai Ming (alias Wang Tse Ming). Celle qui illustre l'article de Georges Charles intitulé *Du judo au qigong* et paru dans le magazine Taoyin (n°3, juin-juillet 1997) représente en fait un pratiquant amateur, le professeur Shi Dan 史丹 de l'Institut de technologie du Sud de la Chine (Huannan gongxue yuan 华南工学院, province de Canton). Le document provient de la deuxième de couverture du quatrième numéro de la revue chinoise *Wulin* (1983). Un autre cliché qui apparaît dans le site Tao-Yin (<https://tao-yin.fr/institut-wang-zemin/san-yi-liu/wang-tse-ming/>) se révèle être un portrait du maître Zhou Biao 周彪 du Zhoujia quan 周家拳 (Ghow gar kuen) <https://zhoujiaquan.weebly.com/introduction-to-zhou-jia-quan.html>

8 Signalons toutefois que Bruce Tegner était un réaliste puisqu'il insiste dans son ouvrage (page 23) sur l'efficacité des professionnels de la boxe anglaise. Par ailleurs il fut un excellent directeur de combat pour le cinéma hollywoodien comme l'atteste la scène qui voit Franck Sinatra affronter Henry Silva dans *The Manchurian Candidate* de John Frankenheimer (1962).

chez Dan France, boutique spécialisée située boulevard Saint-Germain à Paris, d'un ouvrage en format à l'italienne écrit par Pham Xuan Tong, l'un des membres fondateurs de l'Association Nationale de Kung Fu Kempo. Sous le titre de *Viet-Vo-Dao Kung Fu*, on y découvrait un mélange de techniques vietnamiennes et, marginalement, chinoises présentées sous un uniforme inspiré des arts martiaux coréens. Une curiosité donc finalement moins intéressante que le *Le Kung-Fu, l'art chinois du combat* de César Barioli (De Vecchi, 1975) entièrement recopié de publications anglophones telles que l'ouvrage de Robert W. Smith consacré au *bagua zhang*⁹ ou encore celui du patriarche Doshin Sho qui présentait la discipline du Shorinji kempo, variante japonaise de la boxe Shaolin¹⁰. Rien de comparable toutefois avec le remarquable *Kung-Fu, Techniques de la boxe chinoise* (Amphora, 1976) de Roland Habersetzer qui fut mon livre de chevet pendant plusieurs années. Auteur prolifique, le budoka alsacien y livrait une quantité importante d'informations complétée par de très nombreuses illustrations techniques de sa main. Du pur kung-fu hongkongais puisé à la source. Roland Habersetzer se révéla également un excellent conteur comme l'atteste son *Kung-Fu, L'épopée de la main de fer* (Pygmalion, 1976) qui offrait un panorama de l'histoire légendaire des arts martiaux chinois et en particulier du mythique monastère Shaolin. Avec l'étonnant documentaire *Kung Fu Wu-Su* de Jean Luc Magneron sorti sur les écrans en 1977, les spectateurs furent introduits de l'autre côté des décors des studios de Hong Kong pour découvrir les arts martiaux tels qu'ils étaient pratiqués par leurs adeptes chinois et malais, cela au cours d'un périple haut en couleur depuis le fief du maître Alan Lee à New York jusqu'en Asie. Plus qu'un reportage sur une discipline exotique, il s'agit d'un document sociologique de première valeur avec des scènes prises sur le vif dans le quartier d'Herald Square à Manhattan ou encore lors de cérémonies médiumniques du taoïsme populaire... La même année, la bibliothèque du kung-fu s'agrandit avec la publication de plusieurs autres ouvrages chez l'éditeur Chiron de qualité nettement inférieure au livres de R. Habersetzer. Citons d'abord *L'Entraînement au Siu Lam Kung-Fu* de « sifu » Jean Pujol et Kong Ping Cheung. Le premier, qui fut professeur de judo en Afrique du Sud, ne semble pas témoigner dans les pages de ce manuel bizarre d'une grande connaissance de la boxe Shaolin du Nord du maître Gu Ruzhang dont le co-auteur était pourtant l'un des représentants à Hong Kong. Toujours chez Chiron, Chong Teh, chinois de Malaisie, publia un *Techniques avancées de kung-fu* dont le contenu se révéla plutôt rudimentaire¹¹ alors que Dan Schwarz signait un *Kung-Fu, Votre premier livre* également très basique et dont le principal mérite était d'offrir une tentative de nomenclature en chinois. Il faut rappeler qu'il faut porter au crédit de Dan Schwarz et de la Fédération Nationale de Boxe Chinoise d'avoir établi des contacts avec les instances du Kuoshu 國術 (« arts nationaux », *guoshu* en pinyin, autre nom pour désigner le kung-fu) à Taïwan qui donna lieu à la première démonstration d'experts chinois à Paris¹². Lors de cet évènement, le public put en outre admirer la technique de Wong Yu-Kwai, expert de Hong Kong qui enseigna quelques années en France. Avec quelques mois plus tôt la parution chez Solar du *Kung-Fu traditionnel* du pionnier Hoang Nam une page se tournait, celle des débuts et de l'influence vietnamienne.



Le kung-fu prend son envol

9 *Pa-Kua, Chinese Boxing for fitness and self-defense* (Kodansha International, 1967).

10 Doshin So, *Shorinji Kempo: Philosophy and Techniques* (Japan Publications, 1970).

11 On y découvrait toutefois quelques séquences du *tantui* 潭腿 de l'école Jingwu.

12 Le 15 décembre 1978 au stade Pierre-de-Coubertin.

Les Chinois à Paris

En 1979 paru chez Olivier Urban un ouvrage formidable, *La route des mille li* de Philippe Franchini auquel j'ai déjà consacré un article¹³. L'auteur, qui manifestait une connaissance du sujet dépassant de loin celle de la majorité des instructeurs de kung-fu de l'époque, contribua à orienter définitivement mes propres recherches vers la Chine continentale. Visiteur régulier de la librairie Le Phénix à Paris, j'avais déjà pu obtenir au cours des années 1970 les premiers livrets présentant les exercices du *chang quan* (boxe à longue distance) qui constituaient le fondement de la pratique « moderne » du wushu, l'art martial tel qu'il était défini dans la Chine de Mao. Je mets le qualificatif de moderne entre guillemets car il faut rappeler que les arts martiaux chinois n'ont cessé de se moderniser depuis la création de l'association sportive Jingwu en 1910 qui associait déjà ces disciplines à des formes de culture physique en s'inspirant du modèle occidental. Il en va de même pour le *guoshu* institutionnalisé en 1928 et certains enseignements qui nous sont parvenus de Taïwan. Ainsi, les instances sportives communistes n'ont fait que prolonger le travail de leurs prédécesseurs non sans, au passage, contribuer de façon décisive à la diffusion de la médecine chinoise, du qigong, du taiji quan et de la boxe Shaolin, allant même jusqu'à ressusciter les berceaux historiques de ces deux trésors martiaux¹⁴. Bref, il fallait être particulièrement ignorant pour prétendre que la plupart des disciplines martiales de l'ancienne Chine avaient été éradiquées par les rouges. Cela d'autant plus qu'en parallèle de l'essor du wushu sportif et, par la suite, du *sanda*, forme de boxe pieds-poings, le peuple chinois recelait une quantité infinie de pratiques et d'adeptes exceptionnels dont certains pouvaient largement en remontrer à leurs homologues de Hong Kong ou de Taïwan. Sans parler des indigentes écoles occidentales avec leurs maîtres autoproclamés... Avec le recul et au vu du spectacle actuel, on pourrait même dire que l'épisode effroyable que constitue la révolution culturelle eut finalement moins de conséquences sur la préservation des arts martiaux _ ceux-ci resurgirent après le cataclysme comme les fleurs après l'hiver _ que l'influence du néolibéralisme qui, aujourd'hui, les pervertit en profondeur et détourne irrémédiablement une jeunesse saturée d'écrans de toute pratique sérieuse. Bref, en 1974 la révolution culturelle n'était pas encore officiellement terminée que le wushu faisait déjà son apparition en Occident à l'occasion d'une tournée aux États-Unis dont l'apothéose fut une invitation à la Maison Blanche où un garçonnet du nom de Li Lianjie 李连杰, la future star Jet Li, se produisit devant le président Nixon lui-même. Pour ce qui est de la France, le wushu y débarqua d'une façon plus discrète en 1981, sans invitation à l'Élysée, dans les bagages du jeune Wang Weiguo 王卫国, né en 1956 à Guiyang, capitale de la province du Guizhou¹⁵. De six ans son cadet, je fis sa connaissance la même année dans les cours de *bagua zhang* qu'il donna dans le cadre de l'association sportive de l'INALCO. Il fut le premier en France à enseigner le *chang quan* (长拳, « boxe à longue distance » qui comporte beaucoup de coups de pied sautés) ainsi que le *tongbei quan* (通背拳, « boxe du dos traversé (par l'énergie) », un art martial souple fondé sur l'imitation du gibbon¹⁶) et à montrer un taiji quan plus « physique » qui arrivait directement de Chine. Premiers enseignements, première reconnaissance du wushu en 1984 dans le cadre de la FFKAMA avec Jacques Chenal, premiers contacts officiels en Chine, première démonstration à Paris d'une équipe chinoise, en l'occurrence celle de Shanghai invitée par le professeur Wang, et, l'année suivante, première compétition en Chine (à Xi'an) avec une délégation française conduite également par ce dernier, toujours sous la même bannière fédérale... Par la suite, l'histoire du kung-fu wushu français évolua avec d'autres acteurs plus motivés par le développement sportif et la reconnaissance ministérielle. En marge, il y eut quelques pratiquants pour poursuivre leur quête loin des

13 https://www.shenjiying.com/files/ugd/f1a689_38f2c89f42a343f4bc05b6cc4c4f98a0.pdf

14 J'ai heurté des sectateurs du qigong en rappelant cette évidence : sans le parti communiste chinois cette discipline n'aurait pas vu le jour et la médecine traditionnelle chinoise (MTC) n'aurait pas connu un tel degré de reconnaissance au niveau international. De même, c'est sous les auspices du parti que Shaolin et Chenjiagou 陈家沟 purent renaître comme hauts lieux de la pratique des arts martiaux et que les premières générations de maîtres eurent l'opportunité de se former (Wang Xi'an 王西安, Chen Xiaowang 陈小旺, Shi Deyang 释德扬, etc.).

15 Guiyang, ville quelque peu reculée, reçut pendant la guerre sino-japonaise les enseignements de trois maîtres prestigieux portant le même patronyme (sans liens de parenté): Gu Ruzhang, Gu Jinzhang 顾绵章 et Gu Lisheng 顾丽生 dont Wang Weiguo fut justement le disciple.

16 Voir dans le site mon article sur ce sujet :

https://www.shenjiying.com/files/ugd/f1a689_97289cd20bd04acbb1e3e3f3a7ac1875.pdf

projecteurs, accumulant des connaissances et des compétences trop négligées par les instances officielles. Je citerai ainsi les érudits Thomas Dufresne et Jacques Nguyen ou encore, par exemple, les experts Jean-Michel Goulston¹⁷, Patrick Nicolas Schlaientzauer et Karim Aoudia qui étudièrent à la source. D'autres précurseurs œuvrèrent à la reconnaissance de leur discipline comme Fred Bohm qui, au cours des années 1970, introduisit à Paris la pratique du maître sino-américain Alan Lee, Ilias Calimintzos qui lança le *yi quan* 意拳, Didier Beddard qui étudia le wing chun auprès de William Cheung, ou Victor Marques qui aujourd'hui représente au plus haut niveau l'enseignement du maître Yang Jwing Ming dans notre pays... Que ceux que j'ai omis de citer ici pardonnent mes oublis. De mon côté, libéré de mes obligations militaires en 1987, je donnais des cours de wushu à la Celle-Saint-Cloud accueillant dans mon club certains experts chinois arrivés après Wang Weiguo : Huang Tianxiong 黄天雄¹⁸, disciple de l'éminent Wan Laisheng 万籁声 (1903-1992), Yuan Zumou 袁祖谋¹⁹, qui n'avait pas encore créé son Shoubo²⁰, et enfin Ma Yue 马越, fils du grand maître Ma Xianda 马贤达, pour un séjour de six mois. Pendant cette période, j'en appris long sur la mentalité chinoise, mais ceci est une autre histoire...

José Carmona



Ci-dessus, deux manuels de wushu publiés en république populaire de Chine en 1977. Ci-contre, l'équipe de Shanghai à Paris (*Karaté Bushido* n° 108, novembre 1984).

Wang Weiguo et son équipe avant le deuxième tournoi international de Wushu qui eut lieu, précisons-le, à Tianjin en 1986. Je pose en pyjama jaune au milieu de mes camarades. De gauche à droite, Serge Guernet, Sirhan Djezzar, (entraîneur de l'équipe de France de wushu de 2009 à 2014), Jean-Michel Coudart et Patrick Caillaux.



www.shenjijing.com

17 Curieusement, lorsque je commençai à donner mes premiers cours de wushu, le père de ce dernier figurait parmi mes élèves.

18 Le remarquable Liang Chaoqun, également disciple du même maître, n'arriva en France qu'en 1996.

19 Notons que Huang fut son professeur de taiji quan.

20 Jusqu'alors son enseignement était resté limité à la communauté wenzhou de Paris.